

CHANT INTIME

J'ai dissipé les heures de mes quatre saisons.
 Il y a des chiffres frustes sous l'ombrage du lierre.
 J'attends que tu me voies de tous les horizons,
 Ô mort à l'air dormeur qui veilles sur la pierre!

Une date s'envola et un oubli avec elle.
 C'était le jour de l'arbre, le jour de ses rameaux.
 Avec le doux ramier et le fournier fidèle,
 Mes secrets désormais sont voisins des flambeaux.

De dorés papillons font leur rêve du soir,
 Et l'abeille rôdeuse blâme ma lassitude.
 La lumière s'est éteinte des midis du terroir;
 La grappe est sans souffrance; l'épi, sans inquiétude.

La terre d'où je viens n'a ni gloire ni louange;
 Végétal, m'ont cinglé les vents les plus divers.
 Mes yeux ont récolté le raisin et l'orange.
 Puis j'allai au-devant d'une musique de vers.

Pour mon retour j'emboîte le pas de la colombe
 sans avoir eu des chaînes que mes propres vieilles chaînes.
 Point de l'ancien parfum de mon bois; mon bois tombe.
 Je n'ai rien remporté des plaintes et des peines.

Face au peuple à présent -passion, épi, rameau-,
 Je vais lui dire mon chant chaleureux d'espérance.
 Pour exprimer "je t'aime" il y a un chiffre nouveau,
 Et une étoile scintillante qui allume la jouissance.

ENRIQUE ANORIN.

(Primer canto de su libro "QUIERO".)

Traduit en 1959. (ANGEL MAZZARA) SAITO.

E.A.⁷
D. 93-1 Voisin plein de chagrin
(Trad. de l'espagnol
par Michel Péron)

Voisin plein de chagrin, acteur râpé
de mon pays et de sa tragédie,
Voisin du soir, voisin préoccupé,
Fils de la dure encluse ou de la scie,

se publiés en
Lettres Françaises

Fergeron, wagon, ancien ouvrier,
Ton front s'est alourdi sous les revers ;
Victime tributaire, homme lié,
Parmi les poings, les bras, comme une mer.

Voisin plein de chagrin, qu'espères-tu,
Enveloppé des lumières dorées
D'automne - sanglots ? Espoirs déçus ?
Le miracle né de ces croix dressées

Qu'églises, cathédrales et chapelles
Vainement appellent ?
Pourquoi, pourquoi donc à genoux ramper ?
Ton frère peut chanter !

Je ne sais rien de toi. Quel sang circule,
Empoisonné, obscur, en tes poumons,
Quelle fleur jeune a fleuri sur ton front,
Si deux charbons, au creux de tes reins, brûlent.

Que fut ton enfance ? Nous le savons
Par cet enfant pâle qui nous regarde
En passant. Mais tes fils, mon camarade,
Iront-ils vivre en une autre maison

De vois, de terre et de paille mouillée
A leur tour hommes tristes sur leur seuil,
A leur tour, l'espoir toujours en conseil
A cause de ta lâcheté ?

Dans l'ombre font la ronde l'âpreté,
Les visages souffrants, les yeux bornés
D'un chagrin qui n'attend plus de justice.
Tu ne veux pas tout ce mal pour tes fils ?

Si tu n'apprends à arracher le fruit,
A lever haut ton poing fermé, non frère,
S'envelopera ce grain, lutte et prière,
Prière et combat, et discours aussi.

Un autre poète prendra la plume,
A ton frère il posera des questions,
Rimes vaines - Comment faucher l'écume,
Les yeux sur un nuage, une vision ?

Il est temps de chanter à pleins poumons
Toutes les œuvres de l'homme, les tiennes,
Voici venir le temps de faveurs
Où le sang ne gèle plus dans les veines

Ce temps compté par u calendrier
Commercial, u almanach sans lumière,
Echange le pour le temps prolétaire,
Montre, faucille et marteaux, avancez !

Parle au tout-petit, sitôt qu'il est né,
Enseigne lui la vigne et son miracle,
Comment l'herbe peut croître
Et le pignon se laisser partager.

Dis pourquoi les colombes vont par paires,
Et chante un hornero tout près d'ici,
Découvre lui l'abeille et son mystère,
Et dis pourquoi le pain, le lit, l'outil.

Montre tes dieux et leur imagerie,
La montagne, les prés et la forêt.
Plus de soleil couché dans les faucilles
De ce monde, de ce printemps qui naît.

Voici le temps de croire, d'être sûr,
Le temps de chanter, le temps où l'on aime,
Temps sans secrets, époque sans murs,
Pour toi les champs, et pour toi mon poème.

Galto, 1946.